

L'étude et la visite ont leurs talents à part :
 Qui se donne à sa cour se dérobe à son art ;
 Un esprit partagé rarement s'y consomme,
 Et les emplois de feu demandent tout un homme.
 Ils ne sauraient quitter les soins de leur métier
 Pour aller chaque jour fatiguer ton portier,
 Ni partout près de toi, par d'assidus hommages,
 Mendier des prôneurs les éclatants suffrages :
 Cet amour du travail, qui toujours règne en eux,
 Rend à tous autres soins leur esprit paresseux ;
 Et tu dois consentir à cette négligence

Qui de leurs beaux talents te nourrit l'excellence.
 Souffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
 Par leurs ouvrages seuls ils te fassent leur cour.
 Leur mérite à tes yeux y peut assez paraître.
 Consulte-en ton goût, il s'y connaît en maître,
 Et te dira toujours, pour l'honneur de ton choix,
 Sur qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
 C'est ainsi que des arts la renaissante gloire
 De tes illustres soins ornera la mémoire,
 Et que ton nom, porté dans cent travaux pompeux,
 Passera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DE LA GLOIRE DU VAL-DE-GRACE.



Mignard.



LE MISANTHROPE

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1665.

PERSONNAGES.
 ALCESTE, amant de Célimène.
 PHILINTE, ami d'Alceste.
 ORONTE, amant de Célimène.

CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.
 ELIANTE, cousine de Célimène.
 ARSINOË, amie de Célimène.
 ACASTE, marquis.

CLITANDRE, marquis.
 BASQUE, valet de Célimène.
 UN GARDE de la maréchaulée de France.
 DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.



Allez, vous devriez mourir de pure honte. — ACTE I, SCÈNE I.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE. Qu'est-ce donc qu'avez-vous ?
 ALCESTE (assis). Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE. Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...
 ALCESTE. Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.
 PHILINTE. Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.
 ALCESTE. Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.
 PHILINTE. Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre ;
 Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...
 ALCESTE (se levant brusquement).
 Moi, votre ami ! Rayez cela de vos papiers.
 J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
 Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,

Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.
PHILINTE. Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?
ALCESTE. Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez à moi d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.
PHILINTE. Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable;
Et je vous supplirai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.
ALCESTE. Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!
PHILINTE. Mais sérieusement que voulez-vous qu'on fasse?
ALCESTE. Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.
PHILINTE. Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.
ALCESTE. Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne fais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers:
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence:
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.
PHILINTE. Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande.
ALCESTE. Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.
PHILINTE. Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise:
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux l'on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?
ALCESTE. Oui.
PHILINTE. Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?
ALCESTE. Sans doute.
PHILINTE. A Dorilas qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?
ALCESTE. Fort bien.
PHILINTE. Vous vous moquez.
ALCESTE. Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point:
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,

Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.
PHILINTE. Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous enivrage;
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'école des maris,
Dont...
ALCESTE. Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades.
PHILINTE. Non; tout de bon, quittez toutes ces incartades;
Le monde par vos soins ne se changera pas:
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie
Partout où vous allez donne la comédie;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.
ALCESTE. Tant mieux, morbleu! tant mieux; c'est ce que je demande.
Ce n'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.
PHILINTE. Vous voulez un grand mal à la nature humaine!
ALCESTE. Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.
PHILINTE. Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes...
ALCESTE. Non, elle est générale, et je hais tous les hommes;
Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.
Au travers de son masque on voit à plein le traître:
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici;
On sait que ce pied-plat, digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu;
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne:
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et, s'il est, par la brigade, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Tétebleu! ce me sont de mortelles blessures
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.
PHILINTE. Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable:
A force de sagesse on peut être blâmable:
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection;
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.
ALCESTE. Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?
PHILINTE. Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature:
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé

SCÈNE II.

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE (à Alceste). J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Eliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que depuis longtemps cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, sans faire attention que c'est à lui qu'on parle, et ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.
ALCESTE. A moi, monsieur?
ORONTE. A vous? Trouvez-vous qu'il vous blesse?
ALCESTE. Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçois.
ORONTE. L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.
ALCESTE. Monsieur...
ORONTE. L'Etat n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.
ALCESTE. Monsieur...
ORONTE. Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.
ALCESTE. Monsieur...
ORONTE. Sois-je du ciel écrasé si je mens!
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?
ALCESTE. Monsieur...
ORONTE. Quoi! vous y résistez?
ALCESTE. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire,
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître.
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.
ORONTE. Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage:
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux.
Mais cependant je m'offre entièrement à vous:
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure;
Il m'écoute, et dans tout il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.
ALCESTE. Monsieur, je suis mal propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.
ORONTE. Pourquoi?
ALCESTE. J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.
ORONTE. C'est ce que je demande; et j'aurais lieu de plainte
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien.
ALCESTE. Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.
ORONTE. Sonnet. C'est un sonnet. L'espoir... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.
ALCESTE. Nous verrons bien.
ORONTE. L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.
ALCESTE. Nous allons voir, monsieur.
ORONTE. Au reste, vous saurez

